

entraient cette sollicitude dévouée, cette complète absence d'égoïsme qui n'appartiennent guère, en général, qu'à l'affection maternelle.

—Que deviendraient papa et maman ? pensa-t-elle tout de suite, envisageant déjà, avec sa vivacité d'esprit, toutes les conséquences de la ruine possible à laquelle Osmin venait de faire allusion.

Sur elle-même, elle ne lit pas un retour.

Le luxe qui l'entourait depuis son enfance lui était cher, non pour les agréments matériels, mais pour la satisfaction qu'il donnait à ses instincts aristocratiques très marqués, à son goût délicat pour tout ce qui était beau.

Néanmoins, pour sa part, elle en eût fait facilement le sacrifice à un devoir supérieur, à une nécessité absolue. Elle se serait fort bien résignée à mener la vie de campagne, sévère et digne, dans le vieux manoir de famille.

—Mais papa ?... Comment se passera-t-il de son cercle, de ses amis, de ses petites réceptions, de toutes ces amuses, de tout ce qu'il aime ? se demanda-t-elle, le cœur gros. Et maman... l'hiver, dans ce pays si désert, dans cette grande maison froide, sans visites, sans distractions, obligée de faire une demi-heure de voiture rien que pour aller à la messe le dimanche ?

Elle ne parvenait pas à se les figurer tous deux privés du superflu qui était leur nécessaire. Pourtant s'il ne restait que le revenu de la propriété, une douzaine de mille francs, aurait-on seulement de quoi vivre ?

—Et les petits, les pauvres petits ?... pensa-t-elle soudain, prise d'une nouvelle angoisse.

Avec sa crainte, sa tendresse pour les siens lui semblait s'accroître, se renforcer : tout de suite, elle aurait voulu leur en donner des preuves, les consoler d'avance des chagrins qu'elle prévoyait. Il lui tardait d'être au matin pour revoir ses parents, et tout à coup, l'envie lui prit, si forte, d'embrasser au moins les petits, qu'elle n'y put résister.

A pas de loup, elle s'en alla dans la chambre à côté de la sienne où ils couchaient tous les deux.

Une veillesse éclairait la pièce, car les petits avaient grand-peur du noir, et Simone, du premier coup d'œil, put s'apercevoir qu'en son absence ils n'avaient pas été très sages. A côté du lit de Georges, beaucoup trop près des rideaux, un bout de bougie achevait de se consumer dans un flambeau, et à terre gisait un livre illustré à reliure rouge.

Bien qu'il n'eût que dix ans, le petit garçon, doué d'une intelligence précoce, avait la passion de la lecture, et, malgré toutes les défenses, toutes les précautions, il parvenait à la satisfaire au détriment de sa santé très délicate. Ce soir-là, il s'était endormi en lisant une Robinsonnade quelconque, et il y rêvait encore, car il remuait, s'agitait, rejetant son édredon et risquant fort ainsi de reprendre son mauvais rhume à peine guéri.

Quant à Madeleine, plus petite, mais non moins perverse, elle s'était contentée de se relever en tapinois pour aller chercher sa poupée et de la coucher avec elle ; puis elle s'était enfoncée sous ses draps, si bien que, maintenant, la tête de la poupée émergeait seule et que, pour remener celle de l'enfant au même niveau, il fallut à Simone un vigoureux effort. Cette grosse jouffle de cinq ans, blonde, bouclée, rose, potelée, l'admiration de toutes les nourrices, pesait déjà son poids, encore augmenté par l'inertie du sommeil. Avec une complète docilité, elle se laissait faire sans ouvrir les yeux, remuant seulement ses petites lèvres rouges comme pour un baiser.

Ainsi que tout le reste de la famille, la sœur aînée raffolait de cette enfant, sa filleule, la dernière venue, d'autant mieux accueillie qu'on ne l'attendait guère, et, écartant ses cheveux toujours ébouriffés, elle l'embrassait à plusieurs reprises avec une émotion inaccoutumée. Ensuite elle s'approcha aussi de Georges et, doucement, le couvrit, le borda, lui mit un baiser au front. Il ne se réveilla pas non plus, mais se retourna vers le mur avec un petit grognement satisfait. Tous deux reposaient à présent bien tranquilles, au chaud, faisant de bons rêves. Longtemps encore, ils n'en feraient pas d'autres. Peu leur importerait, à ceux-ci, la diminution de fortune qui, pour le moment, ne les priverait de rien.

Plus tard, habitués à leur situation, ils ne songeraient pas à s'en plaindre.

Et Simone se dit aussi qu'ils apporteraient partout avec eux la gaieté, l'espérance, assez de préoccupations et de joies pour remplir la vie de leur parents.

On oublierait tout le reste en les voyant grandir, se développer, être heureux certainement. Madeleine annonçait un excellent caractère. Georges serait un jour un homme remarquable, un grand homme peut-être.

Simone était encore bien enfant sur certains points, et, malgré ses qualités sérieuses, elle n'en restait pas moins la fille de son père.

Peu à peu l'avenir, d'abord si noir, s'éclairait à ses yeux. Quand, la dernière de la maison, elle finit par se coucher à son tour, elle était déjà résignée, presque accoutumée aux nouvelles perspectives de son existence. Elle faisait des projets d'aménagements dans le vieux château, pour que sa mère ne s'y trouvât pas trop mal, et

songeait qu'on pourrait organiser, pour les soirs d'hiver, avec le curé et quelques voisins, des parties de whist : M. d'Avron aimait beaucoup le whist. Elle eut même une rapide vision de vaches, de laiterie, de barattes perfectionnées.

Une vieille dame des environs de Nantes, la veuve d'un général sans fortune, avait, disait-on, subvenu aux besoins de toute sa famille en fabriquant et en expédiant du beurre de Bretagne.

Ce n'était ni difficile ni déshonorant de fabriquer du beurre de Bretagne. La grand-mère, du temps de la Révolution, en avait fait bien d'autres quand elle était émigrée à Hambourg !

—On dit que je lui ressemble, songea Simone avec une pointe d'orgueil.

Sa dernière pensée, avant de s'endormir, fut pour le portrait d'aïeule, au visage énergique et fier, aux jolies mains blanches et fines qui, cependant, avaient travaillé.

II

Comme il arrive souvent à qui fait des projets, Simone n'avait oublié qu'une seule chose : le point de départ.

L'essentiel était d'abord de décider M. d'Avron à suivre les conseils d'Osmin, et il n'y semblait nullement disposé.

Le lendemain, à déjeuner, il parla plusieurs fois de ses phosphates de Mingrèlie avec un enthousiasme exalté où, en cherchant bien, on aurait pu trouver le besoin évident de combattre les fâcheux souvenirs de l'entretien de la veille.

Puis, Mme d'Avron témoignant pour les phosphates un médiocre intérêt, Georges et Madeleine restant bouche bée, Simone faisant des questions un peu trop précises, il sortit plus tôt qu'à l'ordinaire, allant au siège de la société pour rencontrer quelqu'un de ses collègues et, si possible, se monter encore un peu la tête.

—Maman, dit Simone lorsqu'il fut parti, comptez-vous beaucoup sur cette affaire des phosphates ?

Elle s'était résolue à tout confier à sa mère, qui aurait seule assez d'influence pour déterminer M. d'Avron ; mais elle redoutait son impressionnabilité, et ce lui fut un soulagement que de l'entendre répondre aussitôt :

—Moi, je ne compte aucunement là-dessus !

Développant sa pensée, Mme d'Avron poursuivit :

—Vois-tu, il me semble toujours singulier d'entendre les gens de notre monde parler de gagner de l'argent. Dans ma jeunesse, on ne s'occupait pas de ces choses : mais à présent les affaires sont à la mode. Tous les hommes veulent s'en mêler. Ton père lui-même me stupéfie avec son esprit pratique.

Pour parler de l'esprit pratique de M. d'Avron, il fallait être sa femme.

Simone insinua timidement :

—Êtes-vous sûre, maman, que papa s'entende si bien aux affaires ?

—Lui ! s'écria Mme d'Avron, regardant sa fille avec une surprise croissante, lui ! mais il s'entend à tout ! Il est si intelligent !

Dans sa petite figure pâle, ses yeux noirs très doux rayonnaient d'admiration et de fierté. Son mari avait été la grande passion de sa vie, une passion que le sentiment maternel même ne pouvait contre balancer, et elle ne doutait pas plus des perfections de M. d'Avron que de la lumière du jour.

—Cependant, tout le monde peut se tromper, reprit Simone. La bonté, la loyauté de papa, sa tendresse pour nous, son ambition de nous rendre heureux, ne l'exposeraient-elles pas plus qu'un autre à se laisser entraîner ?

Avec toutes les précautions, toutes les lenteurs requises, Simone en venait à raconter, peu à peu, ce qu'Osmin lui avait appris la veille. Mais l'inattendu, la gravité même de cette révélation, en atténuèrent l'effet. Il y avait trop loin des illusions de Mme d'Avron à la réalité pour que le trajet pût s'opérer si vite.

—Tu as mal entendu ou mal compris, dit-elle, incrédule. Cela arrive ordinairement quand on écoute ce qui ne vous est pas destiné. D'ailleurs, pourquoi se fier au jugement de cet insupportable Osmin plutôt qu'à celui de ton père, qui doit connaître ses affaires mieux que personne ? Il m'en parle rarement, parce qu'il sait que je ne m'y entends guère et que les questions d'argent me tiennent peu au cœur : mais s'il avait une préoccupation grave, il me l'aurait dite. Enfin quand même il aurait subi quelques pertes, nous ne serions pas ruinés pour cela. La plus grande partie de notre fortune vient de mon côté, et les femmes gardent toujours leur dot. En fait de droit, je ne sais que cela, mais je le sais bien !

Lorsqu'on est très jeune et qu'on n'est pas très présomptueux, on a peine à se croire plus avisé que les autres. Simone se sentit un peu rassurée par l'entière confiance de sa mère. Celle-ci paraissait, d'ailleurs, tellement lasse, qu'insister davantage eût été inutile, cruel et même dangereux, étant donné le triste état de la santé de Mme d'Avron.

(A suivre)